

# VARIETÀ

---

GIANSENISTI E GESUITI:

PAGINE DI RESTIF DE LA BRETONNE E DI G. M. HOPKINS.

Le prime meritano di essere cavate fuori da quel voluminoso *Mon-sieur Nicolas*, così folto d'insignificanti racconti erotici e di cui non è facile sostenere la lettura. Ma, di tanto in tanto, Rétif diventava sennato, e anche molto acuto; e tale è il caso dell'*excursus* sui giansenisti e gesuiti, col quale si proponeva di « établir une vérité, qui tient à bien d'autres ».

« Elle donne la clef de quelques phénomènes du dernier siècle: Pascal, Racine et d'autres Port-Royalistes, avaient une sagacité et une exactitude de raisonnement, una justesse, une profondeur de détails, une pureté de diction, qui ont d'autant plus étonné, que dans le même temps les Jésuites n'avaient que des radoteurs, des Annat, des Caussin, etc. C'est que les Jansénistes, sérieux, réfléchis, font penser profondément, beaucoup plus tôt et plus efficacement que les Molinistes; ils organisent plus fortement l'esprit et le cœur, qu'ils énergisent en donnant du ressort, par la contrariété, à toutes les passions; ils font replier leurs élèves sur eux-mêmes par la réflexion; en un mot, leur éducation rend naturellement logicien, philosophe, ou dévot. Et voici comment: le Janséniste est toujours en présence de Dieu; persuadé que son oubli seul serait damnatoire, il fait toutes ses actions sous les yeux de ce redoutable témoin, qu'il se peint terrible, même pour le juste. En conséquence, son intelligence travaille sans cesse; il visite, il développe, il étudie les plus secrets replis de son cœur. Sa manière réfléchissante étant pour tout, les élèves du Janséniste ne sont pas toujours dévots; au contraire, la trop grande sévérité du Dieu Janséniste le fait redouter dans l'enfance, approfondir dans la jeunesse, et mécroire dans la maturité, aux esprits justes. Le Janséniste qui étudie, porte dans les sciences cette attention, cette pénétration qu'il a exercée sur lui même, et il y fait de rapides progrès. S'il n'étudie pas, il lui reste la connaissance de lui même et la faculté de connaître les autres: aussi est il sévère, taquin, tracassier. D'après cette courte discussion, est il étonnant que Racine ait été le peintre du cœur, et que jamais personne depuis n'ait su l'égalier? Il avait été janséniste, et il l'était encore. Est il étonnant que Pascal, déjà pénétrant par lui même, ait surpassé tous ses contemporains dans certaines parties, comme Racine dans d'autres? Que Boileau ait travaillé ces vers limés et châtiés qui font notre admiration et le désespoir de nos poètes? J'ai cent fois eu occasion, dans le cours de ma vie, d'observer cette supériorité des vrais jansénistes. Les sots d'entre eux le sont moins que les autres; mais aussi

ce sont les plus insupportables, les plus desséchants de tous les hommes; il vous font mourir à petit feu, ou périr de piqûres d'épingles; j'ai été Janséniste et « c'est par là que je vau, si je vau quelque chose ». Je ne le suis plus; mais l'habitude de réfléchir m'est restée; cette précieuse habitude a peut être abregé mes jours; mais elle m'a préservé de l'ennui; ... de l'ennui, lent anéantissement de l'âme, pire que la mort!... Comparons à présent le moliniste à son adversaire. Le vrai Moliniste est plus aimable; il est homme social; il se peint Dieu indulgent, bon, comme le père de ses enfants qui les aime, qui veut leur bonheur, et qui est toujours prêt à leur pardonner, à les recevoir dans ses bras, au moindre signe de repentir; il ne croit pas que l'homme soit obligé d'avoir toujours son Dieu devant les yeux, pour trembler à chaque action, à chaque acte de volonté: au contraire, il se le représente aimant à le voir jouer et bondir sur l'herbe, comme le bon Pasteur son troupeau chéri. D'après cette idée, il est moins attentif, plus dissipé; les impressions creusent moins, et ne sont que superficielles. Voilà, mon lecteur, ce que m'ont appris quarante ans de réflexions. Et ce n'est pas la seule vérité que je viens de dire, on ne saurait me contester cette conséquence de l'éducation de mon père, qu'on a du tirer de la lecture de sa *Vie*, que *l'animal humain, pour acquérir toute la perfection dont il est susceptible, veut être élevé par la rigueur...* Mais je contradis J. J. Rousseau! Mon concitoyen! je n'ai aucun intérêt à rabaisser le Citoyen de Genève; mais je vous assure que son *Émile* est le plus mauvais livre qui ait paru depuis trente siècles, c'est-à-dire le plus dangereux. Il est rempli d'erreurs, de choses mal vues, surtout pour l'étude du Latin; ce qu'y dit à ce sujet Jean Jacques est une misérable *puérité*. Si l'on suivait les fausses idées de ce roman à paradoxes brillants, nous retomberions dans la barbarie... Et à ce J. J. Rousseau, à ce parfait dialecticien, d'où lui viennent sa sagacité, sa profondeur, sa connaissance du cœur humain? De son éducation religieuse, dans une secte qui a le plus grand rapport avec le Jansénisme » (1). « Les Présbytériens et les Jansénistes ont également une doctrine dure, atroce. Pourquoi, ah! pourquoi les Jésuites ont-ils combattu les uns et les autres en fous, en insensés, en misérables charlatans superstitieux? La raison est-elle donc étrangère à tout homme de parti? Mille fois j'ai été prêt à me jeter contre les bras des jésuites, et toujours et toujours la droiture de mon sens, et ma raison, m'ont retenu » (2).

Tutt'altrimenti, com'è naturale, spiegava l'inferiorità dei gesuiti nel campo delle scienze e dell'arte il gesuita inglese e poeta Gerardo Manley Hopkins, che per altro riconosceva la realtà del fatto. La pagina relativa è in una sua lettera del 1.º dicembre 1881 al suo amico, l'anglicano Dixon, che, nel mandargli la sua *Storia della Chiesa d'Inghilterra*, esprimeva

(1) *Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé* (ristampa di Paris, Liseux, 1883), II, 36-40.

(2) Op. cit., II, 110-11.

il timore di aver ferito il sentimento di lui per quel che egli nel libro aveva detto dei Gesuiti, i quali, nonostante la loro cultura, « non potevano vantare grandissimi uomini in nessun ramo, perchè li consumava il loro sistema, il cui fine era attivistico e politico e non già intellettuale » (1). L'Hopkins, convalidando l'osservazione di fatto, la traeva a lode dei Gesuiti, che ponevano il loro segno più in alto (2).

« La nostra società pregia letteratura e cultura, e ha dato ad esse il suo contributo; ma unicamente come un mezzo a un fine. La sua storia e la sua esperienza mostrano che la letteratura propriamente detta, la poesia, si è trovata di rado essere a tal fine un mezzo molto conducente. Noi abbiamo visto spesso entrare, per tre secoli, il fiore della gioventù del paese nel nostro istituto; tra questi, quanti poeti, quanti artisti di ogni sorta debbono esserci stati! Ma molto pochi sono stati i gesuiti poeti e, dove ci sono stati, credo che un'indagine che si facesse troverebbe che c'era qualcosa di eccezionale nel loro caso, o, per così dire, qualcosa di controbilanciante nella loro carriera. Poichè il genio porta con sè fama e la fama individuale Sant'Ignazio considerava la più pericolosa e abbagliante di tutte le seduzioni. Ci fu un certo padre Beschi (3), che nell'Indostan meridionale compose un'epopea che è diventata uno dei classici Taumel e di cui si parla con sconfinata ammirazione da quelli che possono leggerla. Ma ciò fu in India, assai lontano dalla patria, e si può ben intendere che la reputazione presso gl'Indi letterati non è cosa che faccia girare il capo a un italiano. In Inghilterra avemmo il padre Southwell (4), un poeta minore benchè pur sempre un poeta; ma egli scrisse in mezzo a una terribile persecuzione e morì martire in circostanze di orribile barbarie: questo fu il contrappeso della sua carriera. E quale genio fu lo stesso Champion! (5). Non era forse un poeta? Forse poeta grande se l'avesse voluto. La sua storia d'Irlanda, scritta nei nascondigli e fuggendo di luogo in luogo come il Simpson dice nella sua vita e gli esempi provano, mostra un'eloquenza come quella di Shakespeare; e, in effetto, Shakespeare fece uso di questo libro. Egli possedeva tutta, e più che tutta, la retorica di quell'antica età ed era probabilmente la mente più vigorosa e la lingua più eloquente che allora fosse impegnata in contese teologiche in Inghilterra e forse in Europa. Sembra che avrebbe po-

(1) *The correspondence of GERARD MANLEY HOPKINS AND RICHARD WATSON DIXON* (Londra, 1935), pp. 96, 176.

(2) Op. cit., pp. 93-96.

(3) Costanzo Giuseppe Beschi (italiano, morto nel 1742 in India), il cui poema *Tém-bâr-ani* (un'epopea su San Giuseppe e sui racconti del Vangelo) fu edito dall'ab. Dupuis con una interpretazione dell'autore, in tre voll., 1858-83. Il Beschi fu aiutato nello scrivere da Supradipakavi-râyar.

(4) Roberto Southwell (1561-1595).

(5) Edmondo Champion, autore di una *History of Ireland written in the years 1571* (ed. nel 1587 e più di una volta ristampata).

tuto fare ogni cosa. Ma la sua eloquenza morì nell'aria, il suo genio fu spento nel suo sangue dopo che si fu per un anno impiegato nel suo paese. La musica è forse più professionale della poesia, e i gesuiti hanno composto e bene; ma nessuno ha tal fama che se ne parli. Avemmo un pittore che raggiunse l'eccellenza, ho dimenticato il suo nome; era un fratello laico; che dipinse solo quadri di fiori (1). Voi vedete dunque ciò che è contro di me; ma poichè, come dice Salomone, c'è tempo per ogni cosa, non c'è niente che non possa avvenire un giorno, e può darsi che il tempo verrà per i miei versi. Ricordo di aver preso una volta un piccolo libro della vita di San Stanislao (2), narrata o commentata per emblemi; era molto nello stile di Herbert e della scuola e di quel tempo all'incirca: era opera di un qualche gesuita polacco. Rimasi stupito della loro bellezza e splendore; ma l'autore è del tutto oscuro. Lo splendore non ci conviene. Bourdaloue, che è stimato il nostro maggiore oratore, è severo di stile. Suarez, che è il nostro più famoso teologo, è uomo di gran volume di mente, ma senza originalità e scintillio: egli tratta tutto in modo soddisfacente, ma voi non ricordate mai una frase di lui, la sua maniera è niente. Molina è l'uomo che fece la nostra teologia; era un genio, e anche nella sua più secca dialettica ho notato un certo fervore simile a quello di un poeta. Ma nella grande controversia sugli aiuti di grazia, — la crisi più pericolosa, penso, che la nostra Società attraversò fino alla sua soppressione, — quantunque fosse sorta dal suo libro, egli prese, credo, piccola parte. Il medesimo può dirsi dei nostri santi. Sant' Ignazio stesso era certamente, come concederà chiunque legga la sua vita, uno degli uomini più straordinarii che fossero mai al mondo; ma, dopo lo stabilimento dell'ordine, egli visse in Roma in modo così ordinario, così nascosto, che, quando dopo la sua morte si cominciò a parlare di promuovere un processo di canonizzazione, uno dei cardinali che lo avevano conosciuto nei suoi ultimi anni e in quel modo solo, disse che egli non aveva mai notato niente in lui più che in qualsiasi altro prete di contegno edificante. La vita e vocazione di San Stanislao Kostka è un vivace romanzo, fin quando egli entrò nel noviziato, in cui dopo dieci mesi morì, e allora cessa il suo interesse. Molto del medesimo genere può dirsi di san Luigi Gonzaga. Il benedetto Giovanni Berchmans fu beatificato per la sua esattissima osservanza della regola: egli diceva di sè stesso, e il testo è famoso tra noi: « La vita comune è la maggiore delle mie mortificazioni »; Gregorio XVI, credo, quando i primi passi furono tentati, disse di lui: « A questa stregua canonizzerete tutto intero il Collegio romano ». Cito questi casi per provare che l'apparenza e il fulgore non ci convengono, che noi coltiviamo all'esterno quel che è ordinario e comune e desideriamo che la bellezza della figlia del re, dell'anima, sia tutta interiore ».

B. C.

---

(1) Daniel Zeghers (o Seghers); 1590-1661, pittore di fiori, putti e ghirlande.

(2) Stanislao Kostka (1550-68).